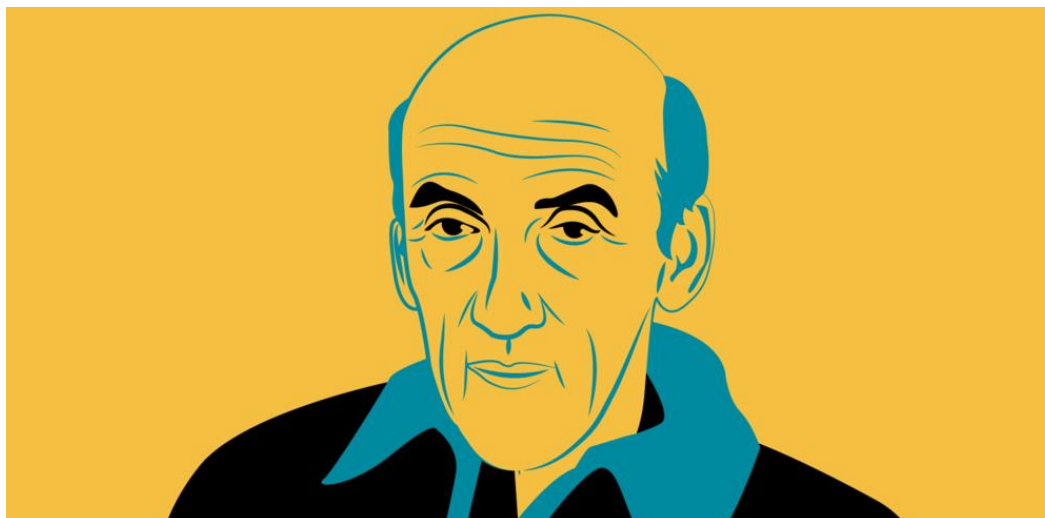


Jean-Yves Tadié : “Les livres classiques nous ouvrent à l’universel et à l’absolu”

Nathalie Crom, [Télérama](#), 22 juin 2020



Jean-Yves Tadié : « *Le classique a quelque chose de démocratique. Souvent, d’ailleurs, les classiques figurent au programme de l’enseignement scolaire et universitaire.* »
Illustration Séverin Millet pour *Télérama*

En regard de la section de notre bibliothèque idéale consacrée aux chefs-d’œuvre intemporels, nous avons interrogé un spécialiste sur la notion même de “classique”. Qu’est-ce qui fait qu’une œuvre traverse ou non les modes, le temps et les frontières ? Demeure-t-elle forcément immuable et unanime ? Réponses éclairées de l’écrivain, essayiste et éditeur Jean-Yves Tadié, expert en la matière.

Biographe et spécialiste de Proust, ayant notamment dirigé en 1987 la seconde édition d’*À la recherche du temps perdu* à la Pléiade, l’écrivain, essayiste et éditeur Jean-Yves Tadié a présidé, de 1991 à 2018, au catalogue de la collection Folio classique des éditions Gallimard. Il revient pour nous sur la notion de « classique littéraire ».

Quelle pourrait être la définition d’un classique de la littérature ?

Il y a sans doute plusieurs définitions possibles, mais, pour reprendre la très belle phrase de Mallarmé, « *le génie enfui au temps futur* », je dirais qu’un classique est un livre, ou un auteur, qui surgit à son époque pour atteindre les temps futurs. Un livre ou un auteur qui survit à son temps. Et à son lieu. Cette idée-là est cruciale dans la définition du classique : une œuvre qui traverse le temps et les frontières.

Et cela même si, parmi les classiques, il y a des hiérarchies, des œuvres sur lesquelles tout le monde s’accorde et d’autres qui peuvent être de moindre importance – ces écrivains qu’on appelle les petits maîtres. Même si, aussi, il existe des classiques « nationaux », des livres qui voyagent mal. Des auteurs très français tels que Michelet ou Hugo, par exemple, passent imparfaitement voire pas du tout en Grande-Bretagne. De la même façon qu’un grand écrivain victorien tel qu’Anthony Trollope a des difficultés à être lu et aimé en France.

Les très grands classiques, Dante, Shakespeare, Tolstoï ou Proust, franchissent, eux, sans faillir les siècles et les frontières. Ils peuvent même traverser énormément de temps, des millénaires – prenez Homère ! Faut-il être mort pour être un classique ? Probablement. Car il faut affronter cette épreuve du temps. Par exemple, du vivant d’André Gide, on a cru qu’il était un classique, lui-même sans doute le pensait et, pour en être bien sûr, s’était mis en quête d’un style qu’il voulait très XVII^e siècle, mais aujourd’hui, finalement... il est juste démodé.

Mes classiques sont-ils les vôtres ? Pour être un classique, faut-il faire l’unanimité ?

Il faut une certaine unanimité, et une forme d’accessibilité. Si une œuvre, à cause de sa difficulté, n’est accessible qu’à quelques milliers de personnes, peut-elle devenir un classique ? Je ne le crois pas. Le classique a quelque chose de démocratique. Souvent, d’ailleurs, les classiques figurent au programme de l’enseignement scolaire et universitaire. L’enseignement scolaire a même été longtemps fondé sur l’étude des classiques. Lorsque j’ai passé l’agrégation de lettres, le texte le plus moderne était *Les Fleurs du mal* ! Aujourd’hui, c’est moins vrai.

Cependant, les œuvres qu’étudient les chercheurs et universitaires ne sont pas forcément énormément lues. Il existe des auteurs dont tout le monde s’accorde à penser que ce sont des génies, des classiques, mais que presque personne ne lit. Je pense à Dante ou à Cervantès, dont tout le monde est convaincu de la grandeur

et que chacun sait qu'il devrait avoir lus, mais qu'en réalité on ne lit pas, ou peu. Proust lui-même n'a pas été à la mode à toutes les époques. Il a même été l'objet de critiques virulentes à certaines époques. À présent, tout le monde s'accorde pour dire qu'il faut le lire, mais qui s'y attelle vraiment ?

Le vrai classique est peut-être celui qui vous donne un gros sentiment de culpabilité quand vous ne l'avez pas lu ! Ou même quand vous l'avez lu, car vous n'êtes pas tout à fait sûr d'avoir tout compris. Quand on lit Shakespeare, par exemple, on est ébloui par certains passages, mais est-on certain d'avoir saisi le sens ?...

Lorsque vous employez l'expression « un auteur qui survit à son époque », cela semble induire qu'il n'y a pas une volonté d'être classique, mais qu'on devient classique parce qu'on a été moderne en son temps...

Les classiques sont des modernes. Les grands classiques restent toujours modernes. Je pense à Proust qui, dans *La Recherche*, évoquant le musicien Vinteuil, écrit de lui qu'il est novateur pour l'éternité. C'est ce que nous sentons quand nous écoutons par exemple une pièce pour piano de Debussy ou les préludes du *Clavier bien tempéré* de Bach : c'étaient des œuvres novatrices lorsqu'elles ont été composées, et elles le sont toujours. On peut dire la même chose de la modernité d'un tableau de Caravage. « *Homère est nouveau ce matin, et rien n'est peut-être aussi vieux que le journal d'aujourd'hui* », écrivait Péguy.

À l'inverse, des œuvres que leurs contemporains ont cru classiques ont sombré avec les époques qui les ont acclamées. C'est souvent le cas au théâtre notamment : les auteurs meurent avec leur public. Regardez Giraudoux par exemple. Personnellement, je suis très triste de la disparition de son théâtre, mais je constate que, probablement, il a disparu avec les personnes qui l'ont aimé et applaudi de son vivant. Quelque chose ne se passe pas, ne se transmet pas.

Est-ce irréversible ? Et, inversement, quand on accède au statut de classique, est-ce pour l'éternité ?

Non, les choses évoluent. Les tragédies de Voltaire ont été acclamées de leur temps, et Voltaire lui-même pensait que c'est ce qu'il avait écrit de mieux. Elles étaient encore célèbres au XIXe siècle. Plus personne ne les connaît aujourd'hui. Il y a des auteurs et des œuvres qui survivent cent ou cent cinquante ans avant d'expirer. Un peu comme le gibier touché par un chasseur qui parcourt encore quelques centaines de mètres avant de mourir. Le chasseur étant, dans le cas qui nous occupe, le temps, la mode impitoyable. On constate ce phénomène notamment en se penchant sur les catalogues des collections spécialisées dans les classiques. Dans les années 1930, on pouvait encore y voir figurer le nom d'un orateur chrétien du XVIIIe siècle comme Louis Bourdaloue, que plus personne ne lit ni même ne connaît aujourd'hui, mais qui était encore prescriptible il y a quatre-vingts ans.

Pourquoi alors certaines œuvres échappent-elles à l'obsolescence décrétée par la mode et l'air du temps, pour devenir des classiques ?

C'est évidemment la grande question. Qu'est-ce qui fait que certaines œuvres transcendent le temps et pas les autres ? Il faut sans doute que l'œuvre exprime une conception du monde, une philosophie, des valeurs. C'est vraiment le cas de tous les classiques, de *L'Illiade* à Proust en passant par Corneille, Saint-Simon ou Rousseau. Entre en jeu aussi l'immense question du style, de la façon dont cette philosophie, cette pensée du monde et de l'homme est véhiculée. On ne peut pas imaginer qu'un auteur qui a quelques valeurs et idées à défendre, mais qui écrit comme un pied, accède au rang de classique. La mauvaise littérature peut traverser les siècles, mais au titre de document, pas à celui de grande œuvre de l'esprit. Il existe des textes non littéraires qui survivent depuis l'Égypte ancienne ou la Mésopotamie, mais on ne peut pas les mettre au même niveau que ceux d'Héraclite ou de Tacite, par exemple, qui sont, eux, d'une fulgurante beauté.

La pensée en littérature, ce n'est pas la même chose que la pensée philosophique, mais il faut une pensée à la littérature. Une pensée comme enveloppée dans les personnages, les situations, les phrases. Oui, il y a vraiment une pensée de la littérature, une vision du monde qui est absolument indispensable à la survie des classiques. Et ce qui est très beau, c'est que nous n'avons pas à partager cette vision du monde pour aimer et admirer l'œuvre. Il n'y a pas besoin d'être catholique pour aimer Pascal, d'être chrétien pour aimer Dante, d'être musulman pour penser que le Coran est un grand texte littéraire ou d'être juif pour admirer l'Ancien Testament. Il n'est pas nécessaire de partager les convictions de l'auteur, mais il faut qu'elles soient présentes. C'est pour cela que la lecture des classiques de la littérature nous ouvre sur l'universel et sur l'absolu.

À lire

Parmi les nombreux ouvrages de Jean-Yves Tadié :

Marcel Proust. Croquis d'une épopée (éd. Gallimard, 2019)

Le Roman d'hier à demain, avec Blanche Cerquiglini (éd. Gallimard, 2012)

Le Songe musical. Claude Debussy (éd. Gallimard, 2008).